

BENJAMIN SULTE

Né à Trois-Rivières, le 17 septembre 1841, seul fils survivant du capitaine Benjamin Sulte, et de Marie Lefebvre, dont un des aîeux fut le premier colon de la Baie du Febvre, en 1683. Le premier Sulte (Jean) vint au Canada en 1756, et était soldat dans un des régiments de Montcalm. Il s'établit à Trois-Rivières.

Le jeune Sulte quitta l'école de Frères à dix ans, et dès le jour de son départ il a fait l'apprentissage de la vie en gagnant le nécessaire.

Si nous vou'ons le suivre depuis son début, il faut aller vite, car c'est là précisément ce qui le caractérise en tout, aller vite; travail, plaisir, études, conférences, lectures, tout a été vivement fait, et c'est pourquoi, n'ayant pas l'espace voulu pour faire sa biographie, je me contente de jeter à la hâte les notes suivantes :

A dix ans, il savait lire, écrire et calculer, selon le vieux dicton, mais il savait aussi l'anglais. Employé dans un magasin de nouveautés, il passe dans une épicerie, devient teneur de livres dans la maison G.-A. Gouin & Cie., s'embarque sur un des bateaux faisant le service entre Montréal et Trois-Rivières, met pied à terre, ouvre un magasin sur le chemin de fer en construction de Trois-Rivières à Arthabaska, quitte la boutique et revient chez MM. Gouin en 1864. Il avait alors vingt-trois ans, et depuis treize années il s'occupait seul de ses affaires.

Entre temps, il avait trouvé le moyen d'étudier tous les soirs, et en 1859 il était déjà connu dans le monde des lettres. On voyait en lui un futur journaliste politique, mais comme il le dit alors, il n'avait aucun goût pour ce genre de littérature, et il continua à envoyer prose et vers un peu partout, dans les journaux et les revues.

Il avait cependant trop de loisirs, encore, puisqu'il réussit à entrer, en 1862, dans une compagnie d'infanterie, à Trois-Rivières, et alla en 1865 à la frontière avec les galons de sergent de couleurs. A son retour, en juillet, il va à l'École Militaire de Québec, puis pendant un automne il fait les comptes-rendus d'une session du Parlement, et en février, jetant la plume pour reprendre le fusil, il reprend le chemin de la frontière Missisquoi. En juillet, il met son uniforme de côté, et entre au Canada, à Ottawa, comme rédacteur-en-chef.

En 1867, nous le trouvons au Parlement en qualité de traducteur, position qu'il garda jusqu'en 1870, alors qu'il entra au département de la milice et de la défense.

Au point de vue littéraire et national, voici ce qu'il a été et ce qu'il est :

1861 à 1865, président du Cercle Littéraire de Trois-Rivières ;

1866, reçu membre correspondant du Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles ;

1866, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa ;

1874-76, président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa ;

1875, membre de la Literary and Historical Society, de Québec ;

1876, membre correspondant de la Société Normande de Géographie de Rouen ;

1877, président de la section Saint-Joseph de la S. S. J. B. d'Ottawa ;

1877, président de la Saint-Thomas Benevolent Society d'Ottawa ;

1878, membre de la Société Historique de Montréal ;

1878, membre de la State Historical Society du Wisconsin ;

1879, correspondant de l'Institution Ethnographique de France ;

1882, membre de la Société Royale du Canada ;

1883, président général de la Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa ;

1885, président de la première section de la Société Royale du Canada ;

Collaborateur du *Journal de l'Instruction Publique*, de la *Revue Canadienne*, de l'*Opinion Publique*, du *MONDE ILLUSTRÉ*, et de presque tous les principaux journaux français de Montréal, Québec, Trois-Rivières, etc.

Il est auteur de plusieurs ouvrages :

Les Laurentiennes, 1870 ; *Histoire des Trois-Rivières*, 1870 ; *Le Canada en Europe*, 1873 ; *Notes sur les premiers voyages dans les Territoires du Nord-Ouest* ; *Histoire des Canadiens-Français d'Ottawa* ; *Les Chants Nouveaux*, 1876 ; *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, 1876 ; *Chronique Trifluvienne*, 1879 ; Un album très précieux de *plans et croquis du Saint-Laurent au XVII^e siècle* ; et son œuvre principale, l'*Histoire des Canadiens-Français*, 1885, plus une foule de brochures, index, études, etc., etc.

Celui qui voudra écrire la vie de Benjamin Sulte et analyser ses œuvres, aura de l'ouvrage.

Il y a quelques mois, les directeurs et anciens collaborateurs de la *Revue Canadienne* offrirent à M. Benjamin Sulte un banquet, à l'occasion de la publication de son centième article dans cette revue.

La fête fut des plus joyeuse, et au de nos amis, M. Gonzalve Dé-auniers, récita la pièce de vers suivante pleine de fraîcheur et d'esprit :



Benjamin Sulte

On m'a dit souvent ou bien j'ai dû lire

Que prenant la lyre

Au lieu du burin

Vous aviez jadis, poète en liasse,

Chanté la jeunesse

Dans plus d'un quatrain ;

Que vous étiez même un amant fidèle

D'une damoiselle

Au teint rose et frais,

Que nous appelons muse ou poésie

Et que l'on envie

A tous nos secrets.

Vous l'aimiez beaucoup si j'en prends pour gage

Ce charmant ménage

Des jours d'autrefois,

Où plus fier qu'un roi dans son grand royaume,

Vous sentiez l'arôme

De son fin minois ;

Où vous étiez seuls, ne sachant du monde

Que ce qu'il émonde

De tous vos soucis,

Où vous n'aviez pas ces heures arides

Qui creusent des rides

Entré les sourcils.

Vous courriez les bois, vous cueilliez les roses

Sur la route écloées

Aux baisers du jour ;

Et vous preniez le soir à la brune

Par un clair de lune

Vos propos d'amour.

Oh ! ces temps heureux comme on les gaspille !

Qui donc éparpille

Nos illusions ?

Que l'on ne peut plus renouer leur nombre,

Tant il se fait sombre

Sur nos horizons.

Qui donc vous a fait oublier si vite

Votre favorite

A l'œil azuré ?

Que vous n'avez plus pour elle un sourire,

Elle dont l'empire

Vous était sacré.

Quelle ingratitude envers cette muse !

Elle vous accuse

Et pleure tout bas.

Pauvre ange déchu, repliant son aile,

Elle vous appelle,

N'entendez-vous pas ?

N'entendez-vous pas sa voix éplorée ?

De myrte parée

Elle vous attend.

Redonnez-lui donc à cette pauvre-ette,

Son gentil poète

De ses nuits d'automne.

A tous les oublis sa bonté pardonne.

Elle ne rançonne

Que le ravisseur

Et je crois savoir que Clio la sage

Ne prend pas ombrage

De sa jeune seur.

De son côté, l'excellent écrivain avait pris à lui seul le numéro du mois de la *Revue*, numéro unique, dans lequel tout, prose et poésie, était signé Benjamin Sulte.

Au physique, Sulte est un beau gaillard, bien campé, largement bâti, très vif d'allures, à l'œil franc, vous regardant bien en face, moustache et barbiche de grenadier ; regardez son portrait.

Une belle tête, n'est-ce pas ?

Ceci, c'est le dehors ; en dedans, Sulte est un travailleur, un piocheur, un abatteur d'ouvrage, un engrais d'érudition, un affamé de science, un altéré de renseignements, un fouilleur de bouquins, un découvreur de raretés, un historien impartial, un écrivain soigneux de la forme autant que sérieux pour le fond, c'est surtout un patriote ardent qui semble écrire avec une épée, tant il se sent à l'aise quand il nous fait un récit de bataille.

C'est aussi un rude jouteur, mais avec lui les polémiques ne durent pas longtemps, car les coups sont rudés et vont droit au défaut de la cuirasse de son adversaire.

Beaucoup de personnes s'étonnent de voir M. Sulte produire autant et se figurer que tout son temps est consacré aux lettres.

C'est une erreur.

Tous les jours que Dieu fait, M. Sulte est à son bureau, s'occupant de sabres, bayonnettes, fusils, munitions, etc., ainsi que le comportent ses fonctions d'attaché au ministre de la milice, mais il fait

tout une régularité mathématique, et aussitôt rentré chez lui, il se remet au travail, il étudie un point d'histoire, éclaircit les rapports de nos chroniques d'autrefois, fait des vers quand l'occasion s'en présente et quand l'inspiration vient, mais il travaille deux heures, rarement plus, et ces deux heures se multipliant et se répétant tous les soirs, depuis plus de vingt ans, constituent un laps de temps considérable.

Il faut aussi savoir que M. Sulte possède une incroyable facilité de travail.

Au reste l'acrostiche suivant de M. Alfred Garneau, explique tout cela avec beaucoup de clarté.

Si nous te demandons : "Où prends-tu pour écrire
Cet très grande histoire et tant de vers charmants,
Les longs loisirs qu'il faut, à qui cherche à bien dire ?"
— Tu riras aux éclats. . . Ton secret pour produire
Est de mettre à profit tous les petits moments.

Ces quelques notes sont d'une insuffisance déplorable, je le sais, mais peut être donneront-elles à un écrivain ayant quelques loisirs, le désir de faire une biographie de M. Sulte

Si elles provoquent ce résultat, elles n'auront pas été perdues.

LÉON FABREAU.